

***Là-bas, si j'y vais.***  
*Chroniques terrestres*

Prix Henry Jacques Le Même,  
'Architecture à la lettre' -  
Société Française d'Architecture  
2e édition, Octobre 2018  
Mathéo Fradet

## Un pli

*Dans Le pli, Gilles Deleuze décrit cette façon, caractéristique du pli, d'articuler l'intérieur et l'extérieur de manière continue, en contenant une sorte de spatialité latente. Cette spatialité est maintenant à exploiter en fonction du temps. Nous ne pouvons plus nous contenter de déplier l'espace, de le percevoir de manière linéaire et planaire. L'heure est à l'épaisseur temporelle, à la polychronie et à l'efficience.<sup>1</sup>*

C'est un lieu où la terre s'arrête.  
Là-bas, au bout.  
Une pointe.

Ici, il est assis depuis des décennies avec ses compagnons attendant patiemment que le vent se lève, que l'océan grossisse. Il espère que la terre se dérobe. Il espère rejoindre l'eau et découvrir l'abîme.

Cela fait presque quatre-vingts ans qu'il est là. Cela fait presque autant de temps qu'il scrute l'horizon, apercevant passer de temps à autre, des navires de guerre, des porte-conteneurs marchands, quelques voiliers.

Parfois il rêve au voyage qu'il pourrait entreprendre. Parfois il est le spectateur malheureux de naufrages.

Ici, la côte reste hostile.

Il n'a plus envie de partir. Il a renoncé à tout exil. Il se sent trop vieux pour une telle aventure. Et puis il a peur de l'inconnu. Il a fini par s'habituer à son petit bout de terre, à quoi bon le quitter ?

Il ne sait plus très bien ce qui l'a figé ici. Est-ce la beauté de l'océan ? La couleur de la roche ? La force des tempêtes ? Le calme de la rade ? Les plages encore sauvages qui l'entourent ?

Il ne sait plus non plus ce qui l'a porté là. Il ne se rappelle pas si c'était son choix ou celui de ses congénères.

Dans ses souvenirs, il a toujours vécu face à l'océan. À observer, sentir, attendre. Attendre que quelque chose arrive. S'il ne l'a peut-être pas décidé, il a fini par accepter l'endroit de sa présence.

Au début, il était un gardien. Mais il ne saurait dire ce qu'il devait garder, si c'était la faune et la flore ou si c'était ses amis qui attendent avec lui ou bien alors la terre sur laquelle il vit.

De quoi devait-il se protéger ? De qui pouvait-il craindre une menace ?

Une rumeur venue d'ailleurs ? Un tumulte sans corps ? Un chant fuyant dans la brume ? Une lumière flottante sur les plis de l'océan ?

De tout cela, il n'a plus guère de souvenirs.

Il croit ne l'avoir jamais su.

Aujourd'hui, il est le passeur d'une histoire.

Quand il est arrivé, il n'y avait rien hormis le petit port et la cabane des pêcheurs. La lande était grasse, la bruyère et le lierre s'infiltraient partout.

Installé au bord, il a vite oublié ce qu'il y avait derrière. L'océan attire toujours son regard et l'a détourné de toute considération pour ce qui se passe dans son dos.

---

<sup>1</sup> El Youssoufi H., *UseLess is More, Une réflexion autour du Recyclage spatiale*, Mémoire, Juillet 2014, ENSA Paris La Villette

La cabane de pêcheur est tombée en ruine. Un parking, un hôtel, un sémaphore, un camping, un club nautique et des habitations se sont construits.

La nature environnante a changé. Elle a été domestiquée, lissée, ratissée. Des allées tracées, l'herbe taillée, des bancs face à l'océan, des moutons, des points d'informations. Le sable et la terre ont été retournés par les habitants modifiant la topographie de la côte.

La lande a été parquée comme muséifiée pour que personne n'y ait accès et ne la dégrade. Un homme vient tous les mois défricher les lieux.

Il aimerait que ce soit un prétexte pour lui tenir compagnie, lui qui n'a plus grand chose à faire maintenant.

Ce n'est jamais la même personne qui vient. Des fois ils sont plusieurs. Ils ne s'attardent pas.

Malgré cela, à certains endroits, les ronces et les fougères ont pu se développer allant jusqu'à proliférer sur son flanc. De la mousse orange a poussé à ses pieds. Un de ses congénères a disparu sous l'amas de végétation. La terre s'est affaissée, puis s'est repliée, l'éclipsant à la vue et aux embruns. Finalement, c'est peut-être mieux que de finir éparpillé au fond de l'océan.

Lui aussi a bien changé. Sa vision a diminué, l'humidité salée portée par le vent a tiré ses traits mettant de plus en plus son corps à nu. Il est maintenant obligé de porter des prothèses.

Depuis peu, ses amis se sont emmurés dans un silence troublant. Il est le seul qui tient sa place. Il est le seul toujours accessible à qui cherche à s'abriter, ouvrant sa porte et accueillant ceux qui le souhaitent. Pourra-t-il en être ainsi encore longtemps ?

\*\*\*

Il descend du TER. Sa grand-mère l'attend avec sa petite voiture. Avant même d'aller à la plage comme tout citoyen qui vient sur la côte, il se dirige vers la pointe. Il sait pourquoi il est ici. Il aime cette pointe.

Il aime regarder l'océan.

Il aime se sentir au bout, debout face à ces volumes bruts.

Il aime ces blockhaus.

Aujourd'hui, seul le poste d'observation accepte encore d'être visité. Un peu en retrait, il reste fier malgré l'apparente dégradation. Des blocs de parpaing et du ciment frais viennent soutenir son ouverture sur l'océan. Son béton laisse échapper par endroit son ossature d'acier. Sa tourelle est colonisée par les plantes. Il se fait vieux.

Le sémaphore a été transformé en musée. Les batteries d'artilleries qui protégeaient la baie de Saint-Nazaire sont maintenant murées, inaccessibles au public. Les anciens passages souterrains ont été remblayés. Un camping y a été installé. Trois lignes sur une page internet expliquent l'histoire du site et complètent le lissage d'un territoire abandonné à ses fantômes du passé.

Les volumes sont sobres, dépouillés de toutes fioritures. Ils expriment l'engagement simple mais fonctionnel de leur usage premier.

Ils abritent.

Aujourd'hui ils ne protègent plus les hommes, mais restent les gardiens physiques d'une mémoire que ceux-ci ont figé et magnifié comme pour exorciser leurs propres démons.

Pour lui qui vit ailleurs venir ici est un pèlerinage. Ce sont ses propres images qui habitent là.  
Petit, il jouait à faire la guerre et la paix. Sautant, courant, se perchait, se cachant. Tirant à l'aveugle sur des navires imaginaires.  
Et puis après plusieurs heures à jouer dans les rochers, escalader, chasser des animaux inconnus, il s'assoit. Et comme ces bunkers, il attend. Il respire, sent, écoute. Ces yeux pleurent un peu avec le vent qui souffle sur son visage. Bientôt il repartira et il veut emmener avec lui l'instant précieux d'un partage, le repli sensible d'une histoire, ses souvenirs.

Comme ce bunker face à l'océan qui charrie sa mémoire dans les trous de son béton salé, il n'oublie pas les rêveries qu'il a eues face à cette étendue mystérieuse et captivante.

## Un sommet

*Je suis une, mais je ne suis que le seuil de moi-même, gardez-moi, sauvez-moi, sauvez donc l'ordre que je vous donne, écoutez ma loi, elle est une, mais pour cela construisez-moi, donc dé-re-construisez-moi, ne me laissez pas intacte, prenez le risque de me déconstruire. Si vous me laissez intacte, et une, vous me perdez. Il faut me garder et faire effraction en moi, me sauve-garder et me transfigurer, me transformer pour me sauver, il faut m'aimer et me violer, mais d'une certaine manière et non d'une autre. Il faut m'affirmer comme je m'affirme et pour cela inventer l'impossible qui consiste à respecter mon corps passé, à dire mon âge, mais aussi, et par respect, à me donner assez de vie pour ne pas me confondre avec un conservatoire d'archives, une bibliothèque de légendes lithographiques, un musée, un temple, une tour, un centre de décisions administratives ou politiques, une enceinte parlementaire, un hôtel de tourisme, une chambre de commerce, un pôle d'investissement, un centre de triage ferroviaire ou informatique, une bourse informatisée, ni même,*

*une ruche habitable, laborieuse et productive. Je comprends tout cela en moi, dans mon grand corps en déplacement, mais vous ne devez pas m'y réduire, je suis le seuil d'autre chose encore, je n'ai jamais été, une ville n'aura jamais été seulement cela.<sup>2</sup>*

Nous sommes une ruine.

Le squelette sans vie et inanimé, nous regardons depuis notre perchoir, la ville en bas. Comme exilés et reclus, rejetés par nos pairs et oubliés, nous errons en haut.

Nous étions si beaux. Avec beaucoup de prestance et de luxe, nous dominions Lisbonne. Le gratin mondain se battait pour venir manger à notre table. Des œuvres d'arts réalisés par de grands artistes portugais trônaient dans notre salon ; un panneau d'azulejos de Manuela Ribeiro, une peinture murale de Luis Dourdil, une mosaïque en céramique de Manuela Madureira. Et comme clou du spectacle, une vue magnifique, un panorama sur la ville aux mille lumières, si enivrant que les invités en oubliaient presque de manger.

Nous sommes une ruine.

Perdus, souillés, brisés, sans âme. Nous observons le Tage qui coule et le flux de voitures qui nous évitent pour rejoindre le pont du 25 mai. Elles filent vers le sud. Là-bas, nous avons eu écho d'une côte tellement bétonnée qu'il n'y a plus de sable. Tout le monde s'y précipite pour échapper à la ville et réclamer son instant de détente.

---

<sup>2</sup> Discours prêté à la ville de Prague, Derrida J. , *Les arts de l'espace - Écrits et interventions sur l'architecture*, Textes réunis et édités par Michaud G. et Maso J. avec la collaboration de Popovici-Toma C. , Essais Editions de la différence. 2015

Plus loin, le fleuve rejoint l'océan. L'infini nous appelle. Nous aimerions nous en aller, rejoindre l'autre monde. Partir comme les vaisseaux marchands à l'âge d'or portugais. Retrouver ce faste qui était notre quotidien. Être le centre du monde, de notre monde.

Nous avons fait rêver. Nous avons exaucé. Nous nous sommes transformés pour plaire. Nous avons été un restaurant, un cinéma, une discothèque et même un tripot. Et puis nous avons été pillés, vandalisés, cachés. Nous avons été explorés par quelques inconnus que notre état ne rebutait pas et maintenant nous sommes gardés comme une bête de foire.

Nous sommes obsolètes.  
Nous sommes condamnés à n'être qu'une ombre.  
Pourquoi avons-nous été déshérités ?  
Peut-être que les hommes ont quitté la ville ? Que les bâtiments ne leur sont plus d'aucune utilité ? Peut-être que nous ne sommes pas les seuls alors ? Que d'autres tombent en ruine ?  
Là, en bas ? Ailleurs ?  
Peut-être que le monde s'effondre en morceaux ? Peut-être qu'il n'y a pas d'autre monde ?

Nous sommes une ruine.

Le seul fil qui nous tient avec la ville c'est l'autoroute. Même si personne ne s'arrête désormais, nous espérons qu'un jour on se souviendra de nous.  
En dessous, il y a toujours de l'activité. La ville continue sa marche en arrière, vers les terres. Ils construisent des quartiers entiers, désertant le centre. Tout cela n'a aucun sens.

Ils finiront par se rappeler. Ils ne nous ont pas oubliés. Ce ne sont que des hommes.

Nous ne sommes plus qu'un amas de béton, de gravas, de verre cassé. Nous sommes enchaînés. Nous ne sommes pas libres. Nous sommes incapables d'agir, solitaires et si peu déterminés.  
Comment est-ce possible ? Sommes-nous à leur image ? Pourquoi n'aimons-nous pas ce que nous sommes ?  
Nous sommes lâches. Nous nous cloîtons dans des vestiges qui n'existent plus.

Nous ne pouvons plus le supporter, nous ne pouvons plus nous supporter. Notre propre inaction nous dégoûte, nous rend encore plus terne, plus maussade.  
Hostiles à nous-mêmes, nous devrions nous révolter, reprendre l'assurance, l'équilibre et la force qui nous ont bâti.  
Assumer notre statut et le rendre si présent qu'ils seront forcés de revenir vers nous, de sentir, d'être touchés et perdus dans l'énergie de nos espaces, de nos formes. Nous ne ressemblons plus au passé, nous ne sommes plus le passé.  
Nous sommes ce que vous avez laissé faire de nous mais nous nous en saisissons et l'affirmons du haut de notre sommet. Ceci c'est nous, cette fois-ci c'est nous, nous qui choisissons d'être à la hauteur de nous-mêmes, de revendiquer le droit à être indéterminés, multiples, protéiformes, révolutionnaires.  
Un imaginaire physique en devenir.  
Profitez-en tant que nous ne sommes pas autre chose.

Nous sommes une ruine.

## Un creux

*À l'heure des mégapoles qui exhibent ostensiblement leur croissance "massive, rampante et intrinsèquement liée à la globalisation", comme l'exprime l'architecte Thom Mayne, la question de l'urbain canalise une grande part des débats parce que, précisément, cette dimension urbaine, celle qui assure la cohésion d'une société qui ne peut se satisfaire de la multiplication de petits récits, celle qui crée du symbolisme dans la stratification de ses couches remplies d'histoire, celle qui imagine des scénarii ouverts à des significations non encore arrêtées, cette dimension semble aujourd'hui diffuse, voire menacée, en tout cas à réinventer.<sup>3</sup>*

Tu habites seul. Seul dans un conteneur, au milieu d'un creux. Comme chaque matin tu te lèves un peu somnolant. Tu t'habilles lentement et chaudement. Le temps semble frais à l'extérieur. Tu sors te préparer un café dans le conteneur qui te sert de cuisine.

Autour, des vignes, des collines entièrement recouvertes de vignes. Ce matin, il y a quelque chose de changé. L'odeur du lieu t'apparaît différente. Pourtant rien n'a bougé. Chaque conteneur, chaque caravane sont à leur place. Il n'y a personne, pas un son, pas un mouvement. C'est un calme troublant comme s'il s'était passé quelque chose.

Le café attendra. Tu empruntes le chemin entre les arbres pour sortir du terrain vague où tu vis. Tu montes une des collines, la plus proche, pour tenter d'éclaircir cette impression inhabituelle.

Là-haut, tu ne vois rien. Il n'y a rien dans les environs. Bizarrement tu ne sembles pas surpris. Tu n'arrives plus à te rappeler ce qu'il y avait, quel paysage devrait s'étendre sous tes yeux.

Un élément reste inchangé. Partout autour de toi le silence comme seul écho. L'anomalie est persistante. Tes pensées se mettent en ébullition.

Est-ce un rêve ?

Es-tu toujours dans ton conteneur blotti sous ta couette ?

Que s'est-il passé ? Est-ce la fin du monde ? Es-tu le seul survivant d'une catastrophe que tu aurais oubliée ?

Quelle en est la cause ? Sommes-nous responsable ? Une guerre ? Le climat ?

Ou un élément extérieur ? Une

météorite ? Des extra-terrestres ?

À quoi ressemble la terre maintenant ?

Que reste-t-il ? Des vignes, des arbres,

des collines, un conteneur ? Est-ce tout ?

L'eau est-elle toujours potable ? La terre

toujours fertile ? Il y a-t-il encore de quoi

te transporter ? Il y a-t-il toujours des

énergies fossiles ? À quoi ressemble un

monde sans pétrole ? Es-tu toujours sur

terre ?

Depuis combien de temps es-tu là ?

Seul ? Es-tu seul ? Qu'est-il arrivé aux

autres ? Il y a-t-il des survivants ?

Comment faire pour les trouver ? Les

rejoindre ?

Et ceux qui n'ont pas survécu, où sont

leurs corps ? Et les animaux ? Ont-ils fui

notre folie ? Pourquoi as-tu survécu ? Le

conteneur est-il ton abri nucléaire ?

Que va-t-il se passer maintenant ? Que

faut-il faire ? Bâtir ? Comment vas-tu faire

pour reconstruire ? Par quoi dois-tu

commencer ?

Tu cherches à te rappeler. Où es-tu ? Il

devait y avoir une ville ici avant la

catastrophe. À quoi ressemblait-elle ?

<sup>3</sup> Labedade N., *À perte de vue, la ville, visions photographiques*. Art et Architecture, collection du Frac centre; les turbulences frac centre, Marie Ange Brayer, 2013

Une gare apparaît sous tes yeux à mesure que tu t'efforces de rassembler tes souvenirs.

Tu penses.

Des avenues, des industries, des voitures, de grandes villas. Et puis un parc en plein centre. Des chantiers à ciel ouvert monumentaux émaillaient la ville entière.

C'était une riche cité. Productive. En Europe.

Est-ce que tu te souviens ?

C'est tout.

Les images s'estompent.

Tu redescends.

Là, tout proche, un cimetière. Tu ne l'avais pas remarqué là-haut. Peut-être parce qu'il ressemble plus à une forêt qu'à un cimetière.

Tu y entres. Dans les allées, des tombes avec des noms et des photos vieillissantes d'êtres humains. Quelques fleurs fanées traînent encore devant les stèles. Et puis plus loin, des animaux. Certains sont enterrés, d'autres se sont couchés sur la tombe de leur maître laissant leur corps se décomposer lentement. Cette image te reconforte quelque peu. Ils ont l'air d'être mort paisiblement.

Tu retournes sur le terrain vague, dans ce creux que tu ne saurais définir comme l'ondulation naturelle de la terre ou comme un cratère provoqué par une bombe. Tu entres dans la cuisine la tête pleine de questions.

Ton café.

Plus d'électricité.

Tu tentes d'ouvrir la bouteille de gaz.

Vide.

Tu souris.

*Si c'est la fin du monde, elle commence mal.*

## Un contour

*Et avec eux, irréductible, immédiat et tangible, le sentiment de la concrétude du monde : quelque chose de clair, de plus proche de nous : le monde, non plus comme un parcours sans cesse à refaire, non pas comme une course sans fin, un défi sans cesse à relever, non pas comme le seul prétexte d'une accumulation désespérante, ni comme illusion d'une conquête, mais comme retrouvaille d'un sens, perception d'une écriture terrestre, d'une géographie dont nous avons oublié que nous sommes les auteurs.<sup>4</sup>*

Un chant résonne au fond de moi. Guttural et profond, il m'aspire doucement hors de mes rêveries. Je m'éveille délicatement à la chaleur du soleil levant qui traverse la lunette de l'avion. À mes pieds, une terre lointaine. Une immensité. Les plis du sol rappellent les mouvements d'un océan. Aussi loin que je peux voir, la terre bombée ne laisse place à aucun autre contour géographique. J'ai pris le dernier avion pour la Mongolie.

À dos de cheval, j'arrive dans la steppe où je prépare la yourte avec mes hôtes. Il nous faut à peine deux heures pour la monter. Vingt mètres carrés d'un espace unique et circulaire. Le cercle chaud nous attend. Le poêle forme le centre, le mobilier sur les contours. Nous mangeons. La nourriture est bien le lien intime et universel de toute sociabilité humaine. Le foyer est ouvert sur le ciel comme un rappel que le paysage, dehors, est aussi à notre table. Nous nous sommes installés sur un point haut, face à la vallée.

---

<sup>4</sup> Perec G., *Espèces d'espaces*, p. 156, Galilée, 1974, 2000.

*Voir devant est vital, m'explique un de mes compagnons de route. Ici, poursuit-il, l'échelle du paysage permet au regard de précéder le corps. Le temps et la nature sont scrutés ainsi que les troupeaux et la venue d'étrangers. L'immobilité est mortelle pour nous. Le paysage est à habiter en différents lieux, différents temps. C'est la relation primordiale de l'homme dans ce milieu difficile. Notre survie passe nécessairement par un déplacement cyclique, une transhumance.*

Je trouve remarquable d'envisager le rapport des Mongols à leur territoire comme une liberté de mouvement, cœur de leur tradition nomade, alors que c'est une liberté dictée et imposée par les conditions climatiques et les ressources naturelles. Je me demande comment la fragilité d'un tel territoire étendu et extrême a façonné des hommes si calmes et robustes. Comment font-ils pour brandir comme une force, l'instabilité et l'incertitude de leur lieu de vie ?

Je repense à cet ami architecte qui depuis des années maintenant s'évertue à parcourir le monde à la recherche de nouvelles expériences de vie, ailleurs. Habitant dans une cabane en Amazonie, sur une péniche, dans un bunker aussi, dans une montgolfière, une yourte, une ruine peut-être. On aurait dit qu'il cherchait avant tout à nourrir son imaginaire de constructeur en ayant essayé toutes les manières d'habiter, persuadé, qui sait, que pour être architecte, il faudrait avoir vécu mille et une vies. C'est lui qui m'a conseillé de venir ici. *Tu verras, ce n'est pas la fin du monde, m'a-t-il dit autour d'un café, là-bas, les animaux meurent dans des cimetières et leurs corps deviennent des yourtes.*

\*\*\*

Je me réveille brusquement.  
En sueur, la tête chaude, un bloc-note près de mon oreiller.  
Je l'ouvre.

Un stylo fin et noir en tombe. La première page est déchirée. D'abord des dessins informes, un amas de traits sans suite. Et puis, sur les pages suivantes, des mots, des noms de lieux, des émotions, une catastrophe, l'océan, la terre.  
Je me fige un instant essayant de rassembler les bribes du rêve que je devais faire avant mon réveil soudain. Quelques sensations diffuses m'apparaissent.  
Des images d'architectures qui se télescopent sans lien apparent, un blockhaus, un conteneur, un cimetière, une ville, une yourte, une ruine. Et en fouillant ma mémoire, les images s'éclaircissent, les émotions prennent corps.  
Tout ceci me paraît trop réel pour n'être qu'un rêve.

Demain je m'en vais.

## À propos

Mathéo Fradet est artiste visuel, architecte et écrivain. Né en 1992 d'un père musicien et d'une mère psychologue, il évolue très tôt dans le monde artistique par un apprentissage de la musique et du théâtre. Ses formations en histoire de l'art puis en architecture lui permettent de faire le lien entre pratique artistique et urbanité. Sa démarche performative alliant installation, projection et vidéo met en scène des espaces qu'il pratique au quotidien. Il nourrit son travail de l'étude sociologique et prospective de territoires urbains internationaux en Mongolie, au Brésil et Allemagne notamment.

*Tous les lieux abordés dans cet écrit existent. Ils ont été expérimentés par l'auteur. Les récits s'inspirent volontiers de la réalité.*

*Dans le premier texte, il s'agit d'un poste d'observation. Situé sur la côte, ce bunker faisait partie du dispositif de défense construit par les allemands pendant la Seconde Guerre Mondiale : le mur de l'Atlantique. Il se trouve à la pointe de Saint-Gildas, proche de l'embouchure de la Loire.*

*Dans le second, c'est le restaurant Panoramico à Lisbonne construit en 1968 et laissé à l'abandon très rapidement. Il fait l'objet aujourd'hui de projet de réhabilitation et de renouvellement programmatique. Il a été réouvert au public en septembre 2017.*

*Dans les deux derniers textes, il est question d'un conteneur et d'une yourte. À Stuttgart, ville automobile et vallonnée, un quartier atypique a vu le jour suite à la rénovation d'une halle culturelle, le Container City. Enfin, dans la steppe mongole pendant un weekend hors d'Oulan-bator, dormir une nuit dans une yourte.*

Contacts -  
0615589640  
fradetmatheo@gmail.com